# Le jihadisme sous la loupe des chercheurs

**Myriam Benraad**, *Jihad : des origines religieuses à l'idéologie. Idées reçues sur une notion controversée*, Le cavalier bleu, « Idées reçues », 2018, 216 pages, 20 €.

**Claire de Galembert**, *Islam et prison*, Éditions Amsterdam, « Contreparties », 2020, 176 pages, 12 €.

**Hugo Micheron**, *Le jihadisme français. Quartiers, Syrie, prisons*, préface de Gilles Kepel, Gallimard, « Esprits du monde », 2020, 416 pages, cartes inédites de Fabrice Balanche, 22 €.

**Bernard Rougier** (dir.), *Les territoires conquis de l'islamisme*, PUF, 2020, 412 pages, 23 €.

**Pascal Tozzi**, *La non-violence face au terrorisme. Une alternative pour rompre la spirale de la violence ?*, Éditions Charles-Léopold-Mayer, 2019, 184 pages, 19 €.

Il aura fallu cinq ans pour que sorte en librairie toute une moisson d'ouvrages de chercheurs sur la violence jihadiste. Bien sûr, de bons livres ont été écrits sous le coup des événements traumatiques de janvier et novembre 2015. Et, bien sûr, nul n'ignore que la saison sanglante du jihadisme en France a été inaugurée par les crimes de Mohammed Merah à Toulouse et Montauban en 2012, pour se prolonger jusqu'à l'attaque perpétrée au sein de la Préfecture de police de Paris par un fonctionnaire le 3 octobre 2019, d'autres attentats n'étant pas à exclure. Mais il est clair qu'un vaste effort de recherche a été déployé à partir de 2015 et qu'il produit aujourd'hui ses fruits.

Les recherches présentées ici sont les plus pratiques et accessibles sans difficulté. Elles se fondent sur des études de terrain ou qui répondent aux questions que chacun d'entre nous se pose face au terrorisme islamiste et aux politiques mises en œuvre pour le contrer. Ces aspects pratiques n'excluent pas des bases théoriques solides, tout au contraire : les différents chercheurs font preuve d'une méthodologie sérieuse, mais ni lourde ni envahissante. Trois de ces ouvrages sont des enquêtes qui se chevauchent partiellement et se complètent : *Les territoires conquis de l'islamisme*, sous la direction de Bernard Rougier, *Le jihadisme français* de Hugo Micheron et *Islam et prison* de Claire de Galembert.

Deux autres livres invitent à la réflexion complexe. Myriam Benraad dans *Jihad : des origines religieuses à l'idéologie* passe en revue vingt interprétations du phénomène, par exemple « le salafisme est l'antichambre du terrorisme », « le jihadisme procède d'une frustration sexuelle » ou « c'est l'islamophobie qui alimente le jihadisme ». Cette approche par des facettes différentes, plus ou moins polémiques, permet de « coller » aux termes du débat public : le lecteur y retrouve ce qu'il pense, ou a entendu dire, et

découvre dès lors avec intérêt les apports d'informations et de nuances qui enrichissent sa réflexion.

L'approche la plus inattendue est celle de Pascal Tozzi, dans *La non-violence face au terrorisme*. Comment ça, la non-violence ? Même les plus paisibles d'entre nous sont convaincus qu'il n'y a pas d'autre réponse que la force quand une société est ainsi attaquée. Et, pourtant, quand l'auteur parle d'« antidotes non violents », on ne peut lui donner tort : sachant que Daech voulait tout particulièrement détruire la « zone grise […] où prospèrent la diversité, la tolérance, la compréhension et le débat » (citation de sa revue en ligne *Dabiq*), Tozzi affirme que « tout ce qui contribue à libérer la parole, à la diversifier, recèle par son existence même un contrepoison susceptible de désorganiser le projet terroriste ». Comment faire pour que les politiques publiques, essentiellement répressives, ne nourrissent pas le mal qu'elles sont censées combattre ?

Les enquêtes de terrain apportent toutefois la matière essentielle pour comprendre en profondeur le phénomène jihadiste. Les quatorze monographies qui composent *Les territoires conquis de l'islamisme* nous en disent long sur les dynamiques d'implantation des « entrepreneurs religieux » islamistes. Elles sont très variées, inscrites dans la durée, incarnées par des personnages. La construction d'un écosystème islamiste à Aubervilliers (Seine-Saint-Denis), la prédication salafiste à Argenteuil (Val-d'Oise), le Val-de-Marne à l'heure yéménite, la production islamiste dans la commune de Molenbeek à Bruxelles (dont provenaient plusieurs des tueurs du 13 novembre), mais aussi l'étude du contenu des livres confessionnels, sont autant de plongées dans une contre-société difficilement déchiffrable de l'extérieur. Le chapitre sur les femmes radicalisées en prison montre des parcours bien moins stéréotypés qu'on pourrait croire. Il fait écho au livre de Claire de Galembert sur l'islam en prison, qui s'efforce de déconstruire les équivalences simplistes : non, tout prisonnier musulman n'est pas islamiste ou radicalisé, ni même religieux ; non, les aumôniers musulmans ne partent pas battus face à la prédication des extrémistes.

À dessein, ce trop rapide survol de livres importants s'achève par un coup de chapeau à Hugo Micheron. Cet élève de Gilles Kepel, politologue spécialiste de l'islam qui signe la préface de l'ouvrage, a passé cinq ans à enquêter dans les quartiers populaires de France (notamment à Toulouse), en Syrie et au Levant, et enfin en prison auprès de quatre-vingts jihadistes incarcérés, avec lesquels il a eu des entretiens approfondis. Magnifiquement écrit et informé, *Le jihadisme français*, ouvrage de près de quatre cents pages, se lit avec passion mais n'a rien qui incite à l'optimisme. Le jihadisme est un projet politique de longue haleine, il se déploie sur des décennies et tous les continents, ses militants y consacrent sciemment leur vie. Micheron nous aide à regarder cette réalité en face.

■ Sophie Gherardi

# Femmes dans l'Église

**Luca Castiglioni,** *Filles et fils de Dieu. Égalité baptismale et différence sexuelle*, préface de Christoph Theobald, Cerf, « Cogitatio fidei », 2020, 688 pages, 24 €.

■ Un ouvrage majeur vient nous rejoindre au cœur d'une conjoncture sensible. Il a pour objet initial la question des femmes dans l'Église, telle qu'elle s'impose toujours plus en notre contexte sociétal et ecclésial. Mais le sujet est ici démultiplié par Luca Castiglioni – prêtre du diocèse de Milan – à une ampleur et une profondeur qui donnent à l'ouvrage un prix unique. Exemplaire est la générosité de l'intelligence théologique qui s'exerce tout au long d'une enquête qui sollicite, de façon croisée, l'anthropologie et la théologie, sur la longue durée des siècles de christianisme, jusqu'à ce moment de crise – moment de clairvoyance critique – qui se vit présentement dans l'Église.

Au point de départ, il y a la résolution de prendre en compte sans esquive cléricale une parole de femmes forcément dérangeante, sans se laisser effaroucher par le terme de féminisme, ni par certaines radicalités. Il y a aussi cette évidence que la théologie trouve d'autant plus de consistance qu'elle associe *auditus fidei* et *auditus temporis*, comme le concile Vatican II a pu y engager en s'ouvrant lui-même à une écoute du monde auquel la foi entend parler. Ainsi, Castiglioni prend la peine de s'immerger dans une foisonnante littérature féministe sur le mode d'un « écouter discernant », selon un terme de la préface de Christoph Theobald, directeur de la thèse que fut d'abord ce livre. Au terme de quoi, l'auteur questionne avec franchise : avons-nous assez écouté les femmes ? Les réponses formulées par l'Église sont-elles à la hauteur des problèmes ? L'histoire de l'anthropologie chrétienne est alors revisitée, d'Augustin au concile Vatican II, en passant par la théologie de Hans Urs von Balthasar (1905-1988) et son double principe marial et pétrinien, censé accorder une pleine reconnaissance au féminin. C'est l'occasion de très précieuses analyses qui rendent crûment sensible la modulation en continu de quelques partis pris tenaces : telle cette assignation du féminin à une essence, prétendument fondée dans les Écritures, qui garantit sous tous les régimes philosophiques et théologiques une primauté masculine conjointe à une secondarité féminine.

C'est en revenant au centre de la foi chrétienne, là où s'énonce la nouveauté évangélique, que Castiglioni trouve le passage pour sortir de l'ornière. Ainsi, prenant véritablement au sérieux la forme eschatologique des relations que le baptême inaugure, il montre que le christianisme est en mesure de libérer de la sempiternelle dissymétrie qui empoisonne la relation entre les sexes et enferme les femmes dans des stéréotypes et des pratiques qui les aliènent. Tel est bien le levier ici désigné : cette commune filiation divine qui, dans le Christ, fait les hommes et les femmes égaux, fils et filles de Dieu ensemble. Sachant que c'est

dans cette identité filiale que les différences peuvent être reconnues, respectées, vécues sur un mode charismatique, donc d'une manière qui édifie l'humanité selon Dieu.

Rouvertes à la lumière de cette affirmation de l'égalité baptismale, les Écritures livrent de nouveaux trésors de sens. Le lecteur en fait l'expérience, renvoyé qu'il est de la Genèse au Cantique des cantiques, mais aussi entraîné dans le corpus paulinien d'où s'élève la proclamation de Galates 3,28 (« Désormais, dans le Christ, il n'y a plus l'homme et la femme »). Les pages consacrées à la manière dont Jésus rencontre les femmes et les hommes apportent beaucoup de lumières. À lire d'un peu près l'Évangile, dans la fidélité à ce que Jésus enseigne, on aurait dû savoir depuis longtemps traiter les femmes en vraies partenaires dans l'Église. Castiglioni souligne le refus de Jésus d'enfermer les femmes dans une nature ou une vocation qui leur seraient propres. Il montre celles-ci libérées et libres en sa présence, amies véritables, disciples fidèles, protagonistes décisives de l'annonce de la Résurrection.

Fort de ces savoirs théologiques retrouvés, un troisième temps de l'ouvrage en revient à quelques défis contemporains lancés par les théologies féministes, et plus généralement par un ordre anthropologique en crise. À ce sujet sont formulées quelques propositions remarquables pour repenser une masculinité libérée des stéréotypes tyranniques d'une virilité conquérante. De nouveau, l'auteur bouscule des partages traditionnels identifiant, par exemple, le soin ou l'intimité à la sphère du féminin. Et, de nouveau, c'est l'Évangile qui est désigné comme la référence libératrice, permettant en l'occurrence de trouver auprès de Jésus un modèle de masculinité dégagé d'archaïsmes patriarcaux.

Au nombre des défis à relever aujourd'hui s'ajoute évidemment la question ecclésiologique avec ce qu'elle impose de repenser, en particulier à propos d'une institutionnalisation des charismes présents dans les communautés chrétiennes et d'une possible « ministérialité ordonnée des femmes ». Nous sommes là au contact de l'actualité vive du dernier synode réuni par le pape François. C'est un chantier à investir d'urgence, et pour lequel l'ouvrage de Castiglioni fournit d'excellents outils, en même temps qu'il conforte dans la confiance que nous pouvons avoir dans les ressources de la tradition chrétienne. Ces ressources sont laissées dormantes, mais sont à disposition de l'institution ecclésiale, pourvu qu'elle se laisse toucher par un questionnement comme celui de ces pages.

■ Anne-Marie Pelletier

**Nan Shepherd**

## La montagne vivante

Préface de Robert Macfarlane.
Traduit de l'anglais (Écosse)
par Marc Cholodenko.
Christian Bourgois éditeur,
2019, 176 pages, 17 €.

■ C'est ici la première traduction française d'un texte magnifique, écrit dans les années 1940, publié pour la première fois en 1977 et qui n'a rien perdu de sa vigueur, ni de sa fraîcheur. Hymne à la vie, *La montagne vivante* est un appel bienvenu à revisiter la nature, en ce printemps où l'humain est confiné. Nan Shepherd (1893-1981) explore le sublime de son expérience de la montagne des Cairngorms, en Écosse. Elle décrit avec précision et émerveillement les lochs, le combat entre le gel et l'eau, les oiseaux, les animaux, le brouillard, la neige et, finalement, l'être humain qui se fraye un chemin à travers tous ces éléments. La narration est à la fois récit d'aventure et d'initiation, et parcours poétique. À la façon du poète américain Walt Whitman (1819-1892), Shepherd nous fait prendre la mesure du tout-petit – le brin d'herbe au bord du chemin – et de l'immensité. Il s'agit de regarder : « Par une opération aussi simple que le fait de bouger la tête, on peut faire apparaître un monde différent. » Shepherd nous oblige à nous déplacer depuis l'immobilité de notre posture de lecteurs : elle fait se déplacer la montagne pour la sortir du familier. La montagne apparaît comme le Tout Autre, en effet, à la fois accueillante et menaçante, voire « monstrueuse ». En effet, l'écriture met aussi en scène un récit de pertes tragiques et dévoile l'autre face de la montagne, que connaît toute personne habituée à la fréquenter. Il s'agit de prendre notre juste place dans cette création, avec humilité et prudence. Que les mots qui concluent le beau livre de Shepherd nous ramènent à l'eau vive de nos reliefs intérieurs : « Je suis. Connaître l'être, telle est l'ultime grâce accordée par la montagne. » Et, ajoutons : « Je suis vivant·e ! »

■ Marie Liénard-Yeterian

**Antoine de Baecque**

## Eugénie

Stock, « La bleue », 2020,
204 pages, 18,50 €.

■ Eugénie, une crétine des Alpes, goitreuse à souhait et notoirement handicapée, nous entraîne dans une aventure rocambolesque de la psychiatrie moderne, alors en gestation. Audace et optimisme sont alors de rigueur : nulle pathologie n'est réputée irrécupérable et, par l'éducation, on parviendra à tirer ces déchets d'humanité de leur condition misérable et à les réintégrer dans la société commune. Jean-Pierre Falret (1794-1870), aliéniste reconnu et humaniste apprécié en son royaume de la Salpêtrière, envisage cette reconquête en extirpant trois crétines de leur environnement naturel. (L'une choisit

délibérément de mourir : comme quoi, la liberté n'a pas de prix !) Cette générosité thérapeutique n'est pas à l'abri d'un dogmatisme touchant de naïveté, jusqu'au jour où un expert d'Outre-Rhin découvre la cause organique de ces pathologies, liées à un dysfonctionnement de la thyroïde. Ruine de la théorie pédagogique : Eugénie finit ses jours métamorphosée en bête de cirque exhibée au music-hall, pour l'amusement et la curiosité de la bourgeoisie. Cette fin pathétique interroge : qu'est-ce qu'un humain en dépit de ses apparences ? Et peut-on faire le bonheur de quelqu'un contre sa volonté, quelque difficile qu'il lui soit de l'exprimer ?

■ François Marxer

**Jean-Michel Maulpoix**

## Le jour venu

Mercure de France, « Bleue », 2020, 160 pages, 15 €.

■ Après la mort d'un père et d'une mère, la parole orpheline a besoin de faire le tour de sa détresse : « Ils ne sont plus là pour me protéger de mourir, pour porter sur leurs épaules le fardeau du temps. » L'encre est noire et d'une vérité implacable. Jean-Michel Maulpoix poursuit ici le travail commencé en 2017 avec *L'hirondelle rouge* (Mercure de France) où il nous faisait comprendre qu'il n'est pas simple d'aimer et « de faire taire en nous le bavardage des ombres ». Triste, ce livre ? Peut-être, mais comme le disait Rilke au jeune poète, il y a des tristesses qu'il ne faut pas fuir car, si nous les suivons, elles nous amènent au plus poignant de notre incarnation, là où le « désir est le nom de la fable », là où « on voudrait parfois remercier quelqu'un pour la lumière du jour, la douceur de l'air, le parfum des fleurs, les couleurs du soir, toutes choses qui ne dépendent de personne et dont on aimerait pouvoir dire que l'on a compris combien elles sont précieuses ». Ce livre est un grand livre placé sous le signe de Montaigne : « C'est chose tendre que la vie, et aisée à troubler. » Ce trouble introduit par le deuil, l'écrivain en explore les effets en lui, cette manière d'avoir laissé derrière soi « des couronnes de coquelicots aux pétales fragiles posées sur des têtes d'enfants ». Le poète assume de ne pas être « un marchand de songes ». Ne pas promettre plus qu'on ne peut tenir, n'est-ce pas l'autre nom de la probité ? Il s'achemine vers cette question laissée par ses morts : « Se parlent-ils encore ? Sans lèvres, sans bouche, sans voix, racontent-ils toujours la vieille histoire de leur amour ? » Oui, il y a des livres qu'on referme avec l'envie de remercier.

■ Emmanuel Godo

**Hélène Monsacré (dir.)**

## Tout Homère

Postface de Heinz Wismann. Albin Michel – Les Belles Lettres, 2019, 1 296 pages, 35 €.

■ C'est un Homère revisité et mis à la portée de tous que nous offre cet ouvrage, avec de nouvelles

traductions, un appareil critique accessible et savant, et des préfaces qui renouvellent l'approche d'Homère et des poètes qui le déclinent. La force de frappe de ce prophète insaisissable est la poésie ; son outil, le passé révolu, glorieux et macabre qui sert de modèle et interroge présent et avenir. Ici, pas de religion du salut, mais plutôt le culte exacerbé des ancêtres : les héros d'hier sont des modèles pour aujourd'hui, mais ils sont inégalables ; rien ne sera donc jamais plus comme avant. Il s'agit donc, pour les auditeurs, de faire mémoire et de construire leur propre histoire. Les héros les plus connus se construisent sous nos yeux dans l'altérité ; la quête de soi passe toujours par l'ailleurs et par les autres. Ici-bas, mais aussi dans l'au-delà et dans l'imaginaire, de la même manière, Achille multiplie les sujets de colère, Ulysse les escales où il exerce sa ruse jusqu'à l'épuisement. Zeus et les siens se mêlent à ce monde médiocre et fébrile, comme s'ils s'ennuyaient là où ils étaient. Homère, contrairement à Hésiode, se tient toujours du côté de la poésie. Ni politique, ni philosophe, il a la tête épique. Son torrent interroge la philosophie antique qui s'en est nourrie en le citant abondamment. Ce chaos incompréhensible, à l'image du monde qu'il connaît, le poète l'entretient et l'accompagne comme Sisyphe. Nous est proposée aussi une biographie d'Homère à partir de fragments dispersés. Peu importe la controverse sur l'homme. Son œuvre, sans cesse renouvelée, a toujours appartenu à ses auditeurs ; aujourd'hui, elle appartient à ses lecteurs. Et, hier comme aujourd'hui, cette confrontation ne nous laisse pas indemnes.

■ Daniel Casadebaig

**Alain Finkielkraut (dir.) et Mona Ozouf**

## Pour rendre la vie plus légère

*Les livres, les femmes, les manières.*
Stock, 2020, 300 pages, 20 €.

■ La philosophe historienne, qui a accordé récemment un entretien à *Études* (n° 4267, janvier 2020, pp. 35-50) est au centre de neuf émissions « Répliques » d'Alain Finkielkraut, où elle est intervenue tantôt seule, tantôt confrontée à d'autres écrivains ou historiens (Diane de Margerie, Claude Habib, Patrice Gueniffey, etc.). On préférera les premières, qui permettent à Mona Ozouf et à Alain Finkielkraut de se livrer un combat à armes égales, ou les secondes, qui suscitent des débats triangulaires. Ces conversations pourraient être à fleuret moucheté. Elles débouchent sur des différends : Mona Ozouf aime le « vrai » roman, « nuancier infini des destinées individuelles », alors que Pierre Manent n'en lit pas. Avec Geneviève Brisac en vis-à-vis, elle s'interroge : y a-t-il une écriture féminine ? Les sujets, toujours d'actualité, suscitent la controverse : la galante-

rie… et, forcément, la Révolution française, la République. Mona Ozouf s'exprime avec une clarté et une élégance jamais démenties ; aucune complaisance pour les modes, mais un raisonnement argumenté et une belle souplesse. Les citations nombreuses et certaines redites alourdissent néanmoins les échanges. Alain Finkielkraut pouvait-il se douter que la phrase de George Eliot, écrivaine particulièrement chère à notre rebelle aux clichés, apparaîtrait en exergue du film *Une vie cachée* de Terrence Malick (2020) : « La croissance du bien dans le monde dépend en partie d'actes qui n'ont rien d'historique et, si les choses vont moins mal qu'elles ne le pourraient pour vous et pour moi, on le doit au nombre d'êtres qui mènent fidèlement des vies cachées avant de se reposer dans des tombes délaissées. »

■ Colette Nys-Mazure

**Mikhaïl Chichkine**

## Le manteau à martingale

*et autres textes*. Traduit du russe par Maud Mabillard. Préface de Paul Nizon. Noir sur blanc, 2020, 224 pages, 21 €.

■ Mikhaïl Chichkine observe depuis plus de trente ans la Russie, son pays d'origine, depuis la Suisse, et la Suisse depuis la langue russe, qui est restée sa terre natale. À l'intérieur de ce bilinguisme spirituel, Chichkine pense et écrit avec une originalité rare, à la fois parce que les objets de sa méditation sont eux-mêmes très particuliers (la chapelle de Guillaume Tell au sommet du Rigi comme exemple de « monumentologie comparée », le conflit entre amour et idéal illustré par la relation conjugale de Lydia Kotchetkova et Fritz Brupbacher, ou encore le sort des soldats soviétiques internés en Suisse) et parce qu'il est, fondamentalement, un chercheur des origines. Qu'il analyse les fondements de la nation suisse, qui conçoit la démocratie comme « autolimitation », ou la création littéraire comme imitation du Verbe créateur et voie mystique vers le salut, il va si loin dans son projet de connaissance des tréfonds de l'homme qu'il ne peut plus y avoir de condamnation, par la satire ou le jugement. Rien d'étonnant à ce qu'il consacre de longues pages à l'écrivain suisse Robert Walser, un « enfant trouvé de la langue » absolument rétif à toutes les formes de conventions, sociales ou littéraires, et en qui Chichkine voit un modèle de radicalité dans l'écriture tout autant qu'une incarnation du drame toujours possible de l'artiste. Dans ces textes si divers, comme dans ses romans *La prise d'Izmaïl* (Fayard, 2003) ou *Le cheveu de Vénus* (Fayard, 2007), Chichkine se fait le défenseur d'une littérature dont la mission serait la connaissance intime de l'homme par l'homme, et qui s'épanouirait dans un amour qui comprend tout et pardonne tout.

■ Agnès Mannooretonil

Jean Giono

## Un roi sans divertissement et autres romans

Textes établis, présentés et annotés par Pierre Citron, Henri Godard, Janine et Lucien Miallet, Luce et Robert Ricatte. Préface de Denis Labouret. Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2020, 1 360 pages, 60 € (jusqu'au 31 août, 66 € ensuite).

■ Aux antipodes de l'objet numérique uniforme, ce petit bijou artisanal, relié pleine peau grenat, présenté sous coffret illustré, est serti de dix diamants romanesques de Jean Giono (1895-1970), assortis d'un riche appareil critique : *Colline* (1929), son premier roman, aussi singulier que poétique, rompant les rangs littéraires d'alors ; *Le chant du monde* (1934), renouant avec la tradition du mythe et de l'épopée ; *Pour saluer Melville* (1941), dérivé de sa notice biographique et de sa traduction de *Moby Dick*. Puis, après la Seconde Guerre Mondiale, *Un roi sans divertissement* (1947), épicentre de gravité et de hardiesse romanesques dont les héros paradoxaux sont l'ennui et la monstruosité de notre commune humanité ; *Mort d'un personnage* (1949), roman tombeau inspiré de l'agonie de sa propre mère ; *Le moulin de Pologne* (1952), l'un de ses chefs-d'œuvre les moins lus ; *Ennemonde et autres caractères* (1968), merveilleuse et noire enluminure d'un Sud imaginaire ; puis l'ultime roman, le plus parlé, *L'iris de Suse* (1970), qui narre une très insolite transhumance. À ces différentes facettes de conteur fabuleux, s'ajoutent deux courts récits : *Faust au village* (1977), où le diable s'est déguisé en autostoppeur, et la fable de *L'homme qui plantait des arbres* (1954), très appréciée de nos contemporains. Au vrai, Giono n'est ni un romancier régionaliste, ni le prophète d'une nature en carte postale. Si la modernité de son œuvre tient dans son rejet de la civilisation industrielle et financière, sa vision lyrique et monstrueuse d'une nature panique et foncièrement tragique va à l'encontre des mythes actuels.

■ Yves Leclair

Ian McEwan

## Une machine comme moi

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par France Camus-Pichon. Gallimard, « Du monde entier », 2020, 400 pages, 22 €.

■ Le titre complet du roman, dans sa version originale (*Machines like me and people like you*) en indique l'ambition : nous faire prendre conscience de nos imperfections et de nos fautes par le détour de la ressemblance de la machine avec nous-mêmes – en tout, sauf en compromission morale. En effet, l'intrigue ne met pas seulement en scène un robot qui nous offre un reflet, y compris de nos dimensions les plus intimes (sexualité,

amour, nourriture), mais aussi un mensonge, bien humain, qui entraîne de graves conséquences, en particulier l'emprisonnement d'un homme pour un délit qu'il n'a pas commis. D'autres formes de mensonges plus sournoises, telles que la spéculation financière, sont aussi abordées. La rivalité entre humain et machine – thème devenu familier dans nos expressions artistiques contemporaines – prend donc ici une tournure intéressante et originale. Il appartient à la machine de rappeler à l'être humain les commandements moraux élémentaires et de nous révéler notre ambivalence humaine, hybridité tragique faite de bien et de mal. L'Adam robotique rachète la créature de la Chute du récit biblique en témoignant, par-delà les errances de son frère humain en matière de mensonge, de cupidité, de fidélité et de loyauté, des impératifs moraux fondateurs de notre humanité. Médiateur de conflits et voix morale (presque kantienne), Adam dérange et sera finalement détruit d'un coup de marteau, dans une violence primaire qui rappelle à quel point nos civilisations s'enlisent dans diverses formes de barbarie. C'est donc là une fable morale inattendue, un livre puissant et prophétique, où la machine cherche à sauver ce qui reste d'humain en nous.

■ Marie Liénard-Yeterian

ART

**Étienne Bréton et Pascal Zuber**

## Louis-Léopold Boilly

*Le peintre de la société parisienne de Louis XVI à Louis-Philippe.*
Relié, deux volumes sous coffret, Arthéna, 2019, 1 008 pages, 2 781 illustrations, 250 €.

■ Cette somme, fruit de vingt années de recherche, rend un brillant hommage à l'œuvre d'un grand artiste jusqu'alors peu mis en lumière. Fin observateur des mœurs, Louis-Léopold Boilly (1761-1845) nous introduit dans l'intimité sociale de la société parisienne sous l'Ancien Régime, la Révolution, l'Empire et la Restauration. Sur des supports aussi variés que la lithographie, la peinture et le dessin, Boilly multiplie les portraits, mais conserve toujours la vivacité et la précision de son trait. Le catalogue des œuvres s'accompagne de riches notices biographiques qui suivent la chronologie d'une période particulièrement tourmentée. Aucun aspect de la personnalité artistique touchante de Boilly n'est omis : de ses débuts de portraitiste, en passant par sa monumentale *Réunion d'artistes dans l'atelier d'Isabey* (vers 1798) jusqu'à son insertion dans la société grâce à des mécènes. La qualité des reproductions permet de goûter la précision picturale de l'artiste. On est ébahi par les figures d'expression, les visages chérubins, les scènes familiales et théâtrales. Le peintre fait montre d'une acuité

exemplaire, si bien qu'il remet au goût du jour le trompe-l'œil au salon de 1800. Aussi plaisant à lire qu'à admirer, le livre ne se départ pas d'une dimension didactique, grâce à des références précises et des annexes fournies. On ne peut que saluer ce projet éditorial chapeauté par Pierre Rosenberg, entouré de conservateurs et de chercheurs de la plus haute volée, qui vise à faire rayonner l'histoire de l'art par la publication de monographies d'une qualité scientifique et esthétique rarement égalée.

■ Léopoldine Govin

HISTOIRE

**Rithy Panh**
**avec Christophe Bataille**

## La paix avec les morts

Grasset, « Essais », 2020,
180 pages, 17,50 €.

**Richard Rechtman**

## La vie ordinaire des génocidaires

CNRS éditions, 2020,
256 pages, 19 €.

■ « Je cherche la répétition. » Si cette affirmation revient si souvent dans *La paix avec les morts*, le troisième livre que Rithy Panh cosigne avec Christophe Bataille, c'est que l'oubli et la négation guettent toujours. Le lecteur retrouve donc des personnages et des *leitmotive* des œuvres antérieures de l'auteur, littéraires ou cinématographiques. Ici, c'est souvent caméra au poing que les deux auteurs accomplissent un nouveau voyage, physique et intime à la fois, sur les lieux des crimes des Khmers rouges. Ce voyage dépourvu de certitudes (seuls les bourreaux en ont), Rithy Panh l'entreprend pour parler avec ceux qui cherchent le repos et qui l'appellent, en particulier son père et sa mère, ses « enfants de mémoire » ; pour rassembler et donner à connaître des « restes » (bouts de tissu, petites dents, crânes, os enterrés) ; pour interroger des témoins, rescapés ou anciens tortionnaires. Bouleversant, d'une écriture sobre et incantatoire, constitué de paragraphes isolés (éclats de haines et de souvenirs, fragments de rêves, de discussions ou de lectures), le livre compose peu à peu un *requiem* et un tombeau, pour tous les morts sans sépulture, ni rites funéraires. Pourtant, si la paix s'est faite avec eux, « il faut savoir ne pas tourner la page, même l'apparente dernière ». Dans le même temps paraît l'essai du psychiatre Richard Rechtman où l'œuvre de Rithy Panh trouve sa place, ainsi que les entretiens de l'auteur avec d'autres rescapés cambodgiens. Il convoque de nombreux écrits qui concernent, non plus les victimes, mais les génocidaires du XX$^{e}$ siècle, terroristes jihadistes compris. L'auteur confronte les thèses (dont celle d'Hannah Arendt), les réfute ou les nuance, tentant d'éclairer à son tour ce qui a pu animer les « petits exécutants », aussi coupables que leurs dirigeants. Loin

d'être emportés par des convictions idéologiques, ce sont selon lui des hommes « disponibles », dont le souci principal est d'accomplir avec soin et obéissance leur métier de fonctionnaires de la mort, et dont les activités du quotidien « focalisent attention et affects ».

■ Marie Goudot

**Laurent Vidal**

## Les hommes lents

*Résister à la modernité. XV^e^-XX^e^ siècles*. Flammarion, 2020, 306 pages, 20 €.

■ Dans nos Temps modernes, la vitesse est un signe de domination et une vertu sociale : il faut « tenir la cadence », aller vite, être partout, au risque de la « surchauffe » et de l'explosion (ce qu'on appelle le *burn-out*). Laurent Vidal, historien spécialiste du Brésil, prend le contre-pied de l'accélération mondialisée en reconstruisant la genèse des hommes lents, du Moyen Âge au XX^e^ siècle. Le préambule « rend grâce » au poète Aimé Césaire et au géographe brésilien Milton Santos qui lui ont ouvert cet angle mort de l'étude historique. Le premier chapitre retrace la « généalogie » de ce que l'auteur juge comme une « discrimination sociale » ; il explore les champs lexicaux, religieux, politiques et littéraires dont l'« Indien paresseux » ou Don Quichotte seraient certaines des figures originelles. Le deuxième chapitre traite de « la modernité industrielle », de « l'imaginaire colonial » avec ses taxinomies classificatoires, et de nos « sociétés métronomiques » qui font « la guerre aux lents ». Un « impromptu » introduit une syncope dans l'enquête illustrée du concept : la « lie » des hommes lents serait le « sous-texte » de nos sociétés et même leur « part des anges ». Le dernier chapitre prêche un hédonisme du *festina lente* par l'emploi du bon temps, en s'inspirant de l'art subversif du jazz et de la samba. La quête s'achève sur des « questions pour aujourd'hui » : à l'« Indien paresseux », au « colonisé indolent » ou à l'« ouvrier indiscipliné » du XIX^e^ siècle, se substitueraient le travailleur en grève, le migrant en attente ou l'« inutile ». Si l'éloge de la lenteur n'est pas nouveau, cette flânerie d'historien au pays des « hommes lents » dépayse nos stéréotypes.

■ Yves Leclair

**Laure de Chantal (dir.)**

## Femmes savantes

*De Marguerite de Navarre à Jacqueline de Romilly*. Les Belles Lettres, 2020, 392 pages, 25,50 €.

■ « Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes, / Qu'une femme étudie et sache tant de choses. » Qui n'a jamais entonné une variante de cette agaçante et tenace « ritournelle » ? Ce recueil enrichit la littérature de défense des femmes en faisant le portrait de celles qui ont réfléchi, lu, traduit ou philosophé en des temps

(révolus, bien sûr…) où ces occupations ne paraissaient pas compatibles avec leur « vertu ». Il ne s'agit pas tant ici de déconstruire les préjugés de genre que de montrer, dans la savante tradition des Belles Lettres, l'apport propre de ces femmes à la connaissance universelle. Ouvrage rempli d'érudition donc, mais aussi d'une grande gaieté : comme Michelle Perrot (dont les travaux pionniers ont été récemment rassemblés dans *Le chemin des femmes*, Robert Laffont, 2019) ou Mona Ozouf (*Les mots des femmes*, Gallimard, 1999), les auteurs transmettent joyeusement, gaillardement, ce que l'on sait (parfois très peu) de leurs championnes, de leurs découvertes, de leurs combats, de leurs aveuglements aussi. Toutes sont remarquables : Marguerite de Navarre (1492-1549) défendant la liberté des philologues, Élisabeth de Bohême (1618-1680) « anticipant sur la philosophie matérialiste du siècle suivant », l'helléniste belge Marie Delcourt (1891-1979), aussi rigoureuse dans la traduction que dans ses avis arrêtés sur les misogynes, les pieds de porc et la littérature belge… Mais, s'il faut avouer une sympathie particulière, ce sera pour Perrette Bade (1505-1550), fille de l'imprimeur Josse Bade, épouse de l'imprimeur Robert Estienne, qui prêta assurément main-forte dans l'atelier familial, donna naissance et éleva (en latin) neuf enfants, dont elle fit une génération d'imprimeurs et de savants, et dont on ne sait presque rien.

■ Agnès Mannooretonil

**Marie Levant**

## Pacelli à Berlin

*Le Vatican et l'Allemagne, de Weimar à Hitler (1919-1934).* Préface de Fabrice Bouthillon. Presses universitaires de Rennes, 2019, 400 pages, 30 €.

■ À l'issue de la Première Guerre mondiale, l'Allemagne est au cœur de la politique du Saint-Siège : tandis que la jeune République de Weimar, affaiblie, a besoin de la papauté pour s'affirmer face aux Alliés, l'Église souhaite lancer une politique concordataire afin de rechristianiser la société allemande et de garantir ses droits. C'est la mission pour laquelle Eugenio Pacelli, nonce puis secrétaire d'État, est envoyé en Allemagne. Marie Levant, dans un ouvrage très documenté issu de sa thèse, éclaire de façon singulière l'attitude du futur Pie XII face à l'Allemagne hitlérienne, et les subtilités de la politique du Saint-Siège à l'égard de l'Allemagne, entre soutien au Zentrum, défense de l'école confessionnelle et lutte contre le modernisme. Les relations entre l'Église et l'État apparaissent comme un écheveau complexe : si le Saint-Siège tente de romaniser le clergé et souhaite un concordat national pour renforcer la position de l'Église, ni les évêques, ni les chapitres, ni les *Länder* ne veulent renoncer à leur autonomie. Quant au Zentrum, quoique catholique, il mène son jeu de façon indépendante. Pacelli ne parvient à faire aboutir qu'un concordat avec la Bavière en 1924, puis avec la Prusse en 1929. Alors que,

dans les années 1930, l'affaiblissement de la République de Weimar profite aux extrêmes, l'Église catholique, inquiète du péril communiste, ne saisit pas immédiatement l'ampleur du danger nazi. Confiante dans une normalisation du nazisme et dans les promesses d'Hitler, espérant toujours garantir les droits de l'Église, la papauté se trouve peu à peu prise au piège et signe un concordat national en 1933, aussitôt bafoué par Hitler.

■ Clarisse Tesson

**Jean Baubérot (avec Dorra Mameri-Chaambi)**

## La loi de 1905 n'aura pas lieu

*Histoire politique des séparations des Églises et de l'État (1902-1908).* Tome I : *L'impossible « loi de liberté » (1902-1905)*. Éditions de la Maison des sciences de l'homme (MSH), collection « 54 », 2019, 434 pages, 32 €.

■ Au moment où la laïcité devient presque un mythe livré à toutes les interprétations, rien n'est salubre comme le retour à l'histoire de la loi de 1905. Avec ce premier de trois volumes au titre paradoxal, Jean Baubérot montre qu'après les lois d'interdiction des congrégations et de l'enseignement congréganiste, rien n'est écrit d'avance, ni la liberté religieuse ni la persécution, ni la séparation ni le maintien d'un concordat gallican. Il choisit à dessein une période large (1902-1908), signe de cette longue construction conflictuelle de la laïcité de l'État. Les péripéties de cette histoire ruinent les légendes intéressées. Dans cette période préparatoire, tout est incertain et les divisions sont profondes sur la conception de la liberté. L'auteur met en valeur le travail serein de la Commission des trente-trois, dont Aristide Briand devient le rapporteur. La République représentative établit, au milieu des peurs réciproques et des affrontements de l'opinion publique, la valeur propre du travail parlementaire dans la construction d'un régime juridique. On est passé, selon la jolie formule de l'auteur, de la « Séparation – Arlésienne » à la « Séparation – Pénélope ». L'importance de ce premier tome est de nous rappeler qu'on n'élabore pas facilement les nouveaux rapports de l'État et des religions dans une société moderne qui développe le pluralisme des convictions et se sécularise. En rétablissant la complexité de cette histoire, l'ouvrage nous ouvre à une compréhension plus sûre de notre laïcité.

■ Patrice Rolland

**Georges Bensoussan**

## L'Alliance israélite universelle (1860-2020)

*Juifs d'Orient, Lumières d'Occident.* Albin Michel, « Présences du judaïsme », 2020, 384 pages, 12,90 €.

■ Vénérable institution née dans la France du XIX[e] siècle, témoignage de l'intégration à la nation

des Israélites – terme alors préféré à celui de Juif, plus marqué –, l'Alliance israélite universelle (AIU) fête, cette année, ses cent quarante ans. C'est l'occasion pour l'historien Georges Bensoussan de revenir sur son histoire. Les fondateurs de l'AIU, des notables israélites français, eurent comme objectif premier de venir en aide à leurs frères victimes d'injustice ou de violence antisémites en Orient comme en Europe. Mais la grande mission de l'AIU fut de permettre aux Juifs orientaux de sortir de leur condition misérable et de s'élever socialement en accédant à la modernité occidentale. Héritière des Lumières, attachée à la France émancipatrice, l'AIU a ouvert dans de nombreuses villes – de Casablanca à Téhéran, de Bagdad à Smyrne (l'actuelle Izmir) – des écoles dans lesquelles sont enseignées la culture française et une culture juive dégagée du traditionalisme orthodoxe. C'est surtout dans le monde séfarade que ces écoles ont ouvert, l'école de formation des maîtres se nommant d'ailleurs École normale israélite orientale (Enio, créée en 1867). Réticente à l'idée sioniste jusqu'à la Seconde Guerre mondiale et la création de l'État d'Israël, l'AIU dut se recentrer, dans le contexte de la décolonisation, sur ses activités culturelles et éducatives en France. Deux grands acteurs de la vie nationale y ont joué un rôle important : René Cassin (1887-1976), qui fut président de l'AIU de 1943 à 1976, et Emmanuel Levinas (1906-1995), qui dirigea l'Enio pendant trente-cinq ans.

■ Laurent Klein

**Ruth Zylberman**

## 209 rue Saint-Maur, Paris X^e^

*Autobiographie d'un immeuble.*
Seuil – Arte éditions,
2020, 448 pages, 23 €.

■ Ruth Zylberman élargit ici le travail réalisé dans son documentaire *Les enfants de la rue Saint-Maur* (2018, récemment rediffusé). « Interpellée » par un immeuble de la rue Saint-Maur, où elle a pénétré par hasard, elle décide d'en connaître l'histoire. La consultation des archives l'a incitée à réaliser un film où elle s'entretient avec les survivants des familles juives qui habitaient là et qu'elle a retrouvés en divers lieux du monde. Le livre fait, quant à lui, « se raconter » l'immeuble, depuis son édification dans les années 1840 jusqu'à nos jours. La vie de ce lieu mêle les intimités familiales, les bonheurs et les drames, les solidarités et les ruptures, l'ambiance d'un quartier ; elle résonne des angoisses, des espoirs, des engagements suscités par l'histoire de Paris – de l'insurrection de 1848, en passant par la Commune, jusqu'aux attentats de novembre 2015 au *Petit Cambodge* et au *Carillon*, tout proches du 209. Ce siècle et demi d'histoire est celui de « Nous autres du 209 », « forte et fière affirmation d'une patrie imaginaire ». Si ce livre, conjuguant la rigueur de l'enquête et la plus grande sollicitude pour les personnes, est admirable, c'est par la ferveur et l'engagement qui l'animent et renforcent le sens de l'ouvrage. Une urgence en parcourt l'écriture, souvent splen-

dide, comme s'il fallait prendre de vitesse la mort, l'oubli et la destruction des archives. Si chaque existence est interrogée avec la même passion, les familles juives font l'objet d'une attention particulière. Ici, la recherche inquiète des survivants s'oppose à la « traque ». Retrouver, non pas pour envoyer à la mort, mais pour partager une mémoire, nouer une relation, ensemble se tenir à la vie.

■ Gildas Labey

SCIENCES

Yves Agid

## Je m'amuse à vieillir

*Le cerveau, maître du temps*. Odile Jacob, 2020, 304 pages, 22,90 €.

■ Cet ouvrage du neurologue Yves Agid porte sur le vieillissement cérébral. Agréable à lire et riche en informations, il fait le point des connaissances actuelles sur le sujet. Agid explique en particulier la différence entre vieillissement normal et vieillissement pathologique. Le premier se caractérise avant tout par une diminution progressive des connexions entre neurones. Il a une composante génétique qui prend de l'importance au grand âge, mais aussi une composante environnementale sur laquelle nous pouvons agir. Ainsi, toutes choses égales par ailleurs, l'effort physique et intellectuel permet un meilleur vieillissement. Le second vieillissement implique une perte neuronale sévère et sélective (c'est-à-dire qui concerne des aires cérébrales précises), probablement due à une prédisposition génétique, mais aussi à des facteurs environnementaux encore mal identifiés. Agid explique aussi que le processus du vieillissement cérébral normal est encore mal connu : plusieurs modifications moléculaires ont, certes, déjà été identifiées, mais on ne sait pas encore si ces modifications sont des causes ou des conséquences du vieillissement. Par ailleurs, on ne connaît à ce jour aucun moyen de stopper le processus du vieillissement. Dans le dernier chapitre du livre, Agid formule quand même l'espoir qu'une thérapeutique permettra un jour d'améliorer le vieillissement des personnes, en ralentissant la souffrance des cellules nerveuses.

■ Joël Dolbeault

PHILOSOPHIE

Camille Riquier

## Nous ne savons plus croire

DDB, 2020, 244 pages, 19,90 €.

■ « Nous ne savons plus croire », tel est le postulat répété tout au long de cet ouvrage qui se débat entre désir de croire et épreuve du nihilisme contemporain. Il ne s'agit pas seulement d'un essai sur les illusions perdues d'une génération qui n'a reçu pour seul legs qu'une foi et une raison également

faibles, et dont la figure répandue de l'agnostique est représentative. Prenant acte d'un retour du religieux, Camille Riquier propose une anthropologie philosophique du croire qui en analyse les différentes ruptures, depuis le XVI^e^ siècle jusqu'à nos jours. Car, si retour du religieux il y a, il ne doit pas se faire pour de mauvaises raisons, par opposition et par réaction, sous la forme d'un repli identitaire et communautaire. La traversée du nihilisme diagnostiquée par Nietzsche est, selon Riquier, une épreuve salutaire qui débarrasse la foi de l'idolâtrie des faux dieux et de la superstition. De même, la critique de la mauvaise foi par Sartre, qui perçoit dans la disposition native du croyant le terreau de la servitude volontaire, est susceptible de nous prémunir contre la pire des aliénations. Seul le maintien d'un équilibre fort entre foi et raison, comme Descartes et Pascal l'ont incarné au temps du Grand Siècle, pourra nous sauver des nouvelles formes de crédulité et de bêtise. En ces temps où l'évidence nihiliste des uns croise l'exaltation fondamentaliste des autres, cette recherche stimulante ouvre la voie d'une réflexion anthropologique sur la croyance qui gagnerait à s'ouvrir à d'autres disciplines que la seule philosophie. Sonder les origines du désir de croire comme une expérience humaine fondamentale est certainement la condition de l'émergence d'« une foi post-religieuse », à laquelle Riquier semble souscrire.

■ Nathalie Sarthou-Lajus

**Laure Flandrin et Fanny Verrax**

## Quelle éthique pour l'ingénieur ?

Éditions Charles Léopold Mayer, 2019, 264 pages, 25 €.

■ Écrit par une sociologue et une philosophe pour des élèves ingénieurs et de jeunes professionnels, en particulier les membres de l'association « Ingénieurs sans frontières », le livre décrit les grandes tensions qui traversent le métier et esquisse la sagesse pratique qui permet de les assumer. Comme toutes les éthiques professionnelles, celle de l'ingénieur s'est d'abord construite pour résoudre les dilemmes en entreprise. En s'appuyant sur les recherches récentes décryptant « la construction sociale des sciences et des techniques », les autrices précisent les contours de la responsabilité des ingénieurs dans le développement technique et les invitent à la partager avec les autres acteurs de l'entreprise, notamment en acceptant les différentes arènes d'une véritable « démocratie technique ». Les enjeux environnementaux soulignent l'urgence de la question : la démocratie est souvent lente et les ingénieurs peuvent prendre part à la transition écologique ou la retarder. De nombreuses études de cas illustrent comment des problèmes d'économie se situant sur des échelles différentes se croisent dans la vie concrète de l'entreprise. Par exemple, la crise écologique rend la compétition mondiale de l'industrie automobile plus acerbe et les nouvelles normes mettent

sous pression les ingénieurs de constructeurs, comme l'allemand BMW, au point qu'ils développent des logiciels capables de contourner ces normes, au détriment de la santé de tous. Mais le livre ne se contente pas de faire l'état de l'art, il questionne aussi, d'une manière systématique et pédagogique, les trois niveaux de responsabilités. Il encourage ainsi les ingénieurs à développer une éthique du pluralisme et à mettre en place des institutions pour partager leurs responsabilités.

■ Bertrand Hériard

**Hélène L'Heuillet**

## Éloge du retard

Albin Michel, 2020, 184 pages, 15 €.

■ Certes, faire attendre autrui peut être un manque de respect, voire une manière d'imposer une domination sociale, et le retard systématique peut relever de la pathologie. Toutefois, selon la philosophe et psychanalyste Hélène L'Heuillet (voir son entretien pages 55-64), la société moderne nous impose un rythme de vie effréné qui nous dépossède de notre temporalité propre : « Nous sommes les victimes consentantes d'une course folle destinée à gagner du temps. » Même nos loisirs finissent par être planifiés selon la même exigence de performance et de rentabilité que notre vie professionnelle. Utilisé à bon escient, le retard pourrait donc devenir un moyen de résistance personnelle à cette aliénation collective. Une vie authentique suppose de prendre notre temps, que ce soit pour contempler, réfléchir, agir ou même dormir, plutôt que de nous agiter en vain, jour et nuit. À la différence de la pulsion qui exige une satisfaction immédiate et répétitive, le désir qui donne sens à notre vie doit s'inscrire dans la durée. « Se sentir vivant, c'est éprouver le passage du temps », plutôt que de multiplier dans l'urgence les jouissances sous le prétexte nihiliste qu'on n'aurait qu'une vie. Cet éloge paradoxal du retard, au style plus littéraire qu'argumentatif, nous invite à nous interroger sur ce qui fait la valeur de notre existence humaine.

■ Philippe Ribéreau-Gayon

**Jérôme de Gramont**

## La pensée monotone

Lessius, « Donner raison – philosophie », 2019, 240 pages, 20 €.

## La vie quotidienne

*Esquisses philosophiques*.
Préface de Paul Gilbert. Lessius, « Donner raison – philosophie », 2019, 224 pages, 18 €.

■ Professeur de philosophie à l'Institut catholique de Paris, Jérôme de Gramont rassemble dans *La pensée monotone* des articles publiés entre 2004 et 2019. Pour aborder l'ouvrage, il faut être un familier de la pensée philosophique et prêt à se laisser conduire

sur des chemins subtils, et nombreux : l'auteur témoigne d'une belle et très remarquable connaissance du monde de la philosophie et de la pensée. Le fil conducteur de son propos est que, tout au long de son histoire, la philosophie, dans la multiplicité de ses expressions, a conduit et conduit nécessairement « invariablement au même motif, à une même pensée, au même nom ultime – le Nom propre par excellence, orient de tous les noms communs : le nom de Dieu – » et qu'il « s'agit là d'une monotonie heureuse ». Ainsi, cette polarité fondatrice est-elle débusquée par l'auteur à tous les stades de la pensée : dans les commencements, dans les incertitudes des chemins qui se tracent, dans les acheminements derniers vers le Nom. Sont interrogés dans le mouvement même de leur pensée non seulement les philosophes de la tradition, mais aussi les plus récents et les contemporains : Maurice Merleau-Ponty, Emmanuel Levinas, Michel Henry, Jean-Luc Nancy, Jean-Luc Marion, Emmanuel Falque… L'auteur opère de constants passages entre la philosophie et la théologie, affirmant que « le théologien est celui dont l'affaire est de penser le dernier mot au sein d'une histoire qui ne cesse pourtant de la suspendre » (p. 108). Cet ouvrage passionnant est publié en même temps qu'un recueil de chroniques données à Radio Notre-Dame : assurément de quoi nourrir la pensée et la tenir éveillée au jour le jour.

■ Gildas Labey

**Nicole Fabre**

## Le rêve-éveillé

*De l'imaginaire à l'inconscient*.
In Press, 2019, 160 pages, 20 €.

■ Qui veut se renseigner sur la théorie et la pratique du rêve éveillé doit lire ce petit livre extrêmement dense et alerte, en même temps que savant et précis sur le plan de l'histoire des idées. Auteur ouvert aux grands courants de la philosophie et de la psychologie de son temps, Robert Desoille (1890-1966), l'inventeur de la méthode, se veut créateur d'une technique, celle du rêve éveillé dirigé, fondée tout d'abord sur la relaxation physique et psychique du patient puis sur l'orientation du sujet sur lui-même, qui obtient ainsi un état proche du sommeil. Cependant, à l'opposé de la psychanalyse, Desoille fait de ce processus ce qu'il nomme une « sublimation », prenant cette notion, qui a un sens précis en psychanalyse, pour une « ascension » qu'il ne définit pas, la confondant de ce fait avec une perspective morale idéalisante. Psychanalyste, Nicole Fabre prend soin de noter : « Le rêve éveillé de Desoille me paraît plus riche par les voies qu'il ouvre que par les théorisations qui tentent d'en rendre compte. » La « direction » du rêve éveillé vise d'abord à construire dans l'imaginaire de nouvelles images moins pathologiques. La place qui y est faite à l'imaginaire répond à la règle fondamentale de l'association libre, mais elle est aussi ce qu'il y a de plus difficile, car les images hypnagogiques peuvent faire peur à celui qui en est envahi. L'analyste doit

accompagner aussi loin que possible le vécu de l'image tel qu'il s'énonce. Comme l'écrit Nicole Fabre : « Le temps de l'interprétation viendra. Mais plus tard, décalé. » Ce petit livre dynamique nous rappelle que l'écoute et le contre-transfert de l'analyste sont avant tout fondés sur sa capacité à se laisser émouvoir par les images, bien avant de chercher à leur donner un sens.

■ Sophie de Mijolla-Mellor

MONDE

Jean François Billeter

## Pourquoi l'Europe

*Réflexions d'un sinologue*.
Allia, 2020, 144 pages, 8,50 €.

■ Aussi simple que soit la question qui donne son titre à ce court essai, le lecteur se demandera peut-être pourquoi un spécialiste de la Chine s'interroge sur l'Europe. Cette interrogation vient du fait que, selon Jean François Billeter, la Chine représente un défi majeur pour l'Europe, qui l'oblige à se penser comme projet politique et philosophique. L'essai s'ouvre sur une série de chapitres consacrés à la Chine qui retracent les grandes lignes de son histoire politique, pour en dégager les principes fondamentaux et souligner ce qui aboutit à l'impérialisme actuel. Billeter propose ensuite une analyse de la tradition européenne (qui a notamment le mérite d'avoir permis l'éclosion du sujet autonome) et du projet européen (trop peu défini, selon lui, et qui exige que les Européens clarifient leur volonté pour l'Europe). Enfin, l'ouvrage s'achève sur la comparaison des traditions et les problèmes que pose leur rencontre, refusant donc radicalement ce que l'auteur pointe comme étant le piège relativiste tendu par la Chine – piège qui veut qu'on ne puisse pas comparer la Chine et l'Europe, tellement tout y est différent. À la fois érudit et accessible (notamment lorsqu'il présente la tradition politique chinoise), l'ouvrage ne manque pas d'être dans le même temps très entier dans les prises de position de l'auteur (en particulier sur le projet européen et sur l'ambition chinoise actuelle). Le lecteur y trouvera ainsi de quoi enrichir son regard sur la construction européenne.

■ Louis Lourme

Philippe Moreau Defarges

## Une histoire mondiale de la paix

Odile Jacob, 2020,
228 pages, 22,90 €.

■ Les visions traditionnelles de la géopolitique ont fait de 1989 une date charnière annonçant la fin de l'opposition des blocs et la naissance d'un nouveau monde sans histoire. D'autres lectures s'avèrent aujourd'hui nécessaires, comme celle que fait Philippe Moreau Defarges dans cet ouvrage. Avec une très riche culture historique, il montre comment la paix a toujours

été impériale, jusqu'au début des années 2000. Il démonte les mécanismes de cette paix armée, autour d'empires toujours fragiles et marqués par le désir d'universalisme. La « paix américaine » devient l'accoucheur de la mondialisation après la Seconde Guerre mondiale. Un nouveau système se met en place, dans lequel la Chine aura une grande part, sans qu'elle le domine pourtant. Il s'agit maintenant de trouver les formes stables d'une paix contractuelle qui se construit lentement, en particulier depuis les projets de paix perpétuelle élaborés par Emmanuel Kant. La Société des nations (SDN) a été le premier laboratoire d'une diversité pacifique des peuples, qui se construira autant par la diplomatie que par l'économie. S'appuyant toujours sur des références historiques multiples, le livre s'achève sur la description d'une paix « claudicante », travaillée par des inégalités considérables, mais appuyée sur le respect des États, rouages essentiels du système mondial qu'il faut construire sur des biens communs, et sur le respect fondamental de l'humanité.

■ Pierre de Charentenay

**Rémy Rioux**

## Réconciliations

Préface de Ngozi Okonjo-Iweala.
Débats publics, « Sens »,
2019, 256 pages, 18 €.

■ L'aide au développement des pays pauvres a profondément changé de nature depuis deux décennies, tant en France que dans le reste du monde développé. Visant exclusivement à l'origine à soutenir le progrès économique et social, elle a pris progressivement une orientation plus sécuritaire d'appui à la stabilisation et à une paix durable après le 11 septembre, la multiplication des conflits locaux qui ont affecté l'Afrique et la montée de la menace terroriste internationale. Rémy Rioux, qui dirige l'Agence française de développement (AFD), principal organe public d'octroi de l'aide extérieure de la France et dont l'activité se concentre précisément sur le continent africain, a entrepris dans ce livre très personnel d'exposer les raisons, trop souvent implicites, de cette évolution. Il le fait en analysant le terme de « réconciliation » qu'il préfère à celui du jargon international des praticiens de l'aide, *peace-building*, formule que l'ONU traduit lourdement en français par « consolidation de la paix ». Il y a dans son livre plaidoyer un ton de sincérité et – au-delà des consignes gouvernementales – d'engagement personnel nourri d'expérience du terrain comme de culture universitaire. De belles pages sur la réconciliation franco-allemande, par exemple, soulignent que de tels enjeux sont universels et ne se limitent nullement aux « pays en développement ». Il est d'autant plus regrettable que bien des passages, trop techniques, semblent s'adresser davantage aux seuls spécialistes mondiaux qu'à un plus large public, pourtant en manque d'éclairage sur ces matières, particulièrement en France.

■ François Gaulme

SOCIÉTÉ

**Marie Cosnay et Mathieu Potte-Bonneville**

## Voir venir

*Écrire l'hospitalité*. Stock, « Les essais », 2019, 240 pages, 19 €.

■ C'est un livre au titre magnifique. Il se confronte d'emblée au pouvoir des mots face à la « dinguerie du réel » vécue par les migrants pendant leur errance, enfermés à leur arrivée « dans un bloc de futur » que sont les récits que l'on attend d'eux. Pour les deux auteurs, militants dans l'accueil de jeunes exilés, s'impose le devoir de se faire témoins, de prendre le risque de « raconter » et d'écrire pour ouvrir à l'hospitalité, pour « prévenir », même si on prévient et on pressent pour rien, depuis des années. Tout à la fois dialogue antique et correspondance moderne, par envoi électronique de fichiers, le livre embarque le lecteur – par le biais d'une écriture qui s'invente au fur et à mesure – dans un travail en train de se faire : quelle place trouver entre l'impersonnel et le personnel, car l'expérience des migrants est multiple, par quelles équivalences (des métaphores peut-être ?) traduire une masse de vécu qui résiste au langage, du côté des exilés ou des accueillants ? S'entremêlent les chemins de l'exil – les récits sont d'étourdissantes claques – et les chemins des mythes, tirés de l'épopée d'Ovide, « masse informe » avant « la forme que dit le poème », dont Marie Cosnay est familière en tant que traductrice. Mathieu Potte-Bonneville, philosophe, jette de lumineuses passerelles vers Michel Foucault (avec qui il a travaillé et écrit), Jacques Derrida et d'autres. Leurs deux voix pourtant ne cessent de se rejoindre, parfois indissociables lors de la lecture, jusqu'au superbe final qu'on découvrira. Que dire et écrire loin de toute « indécence littéraire », sinon que savoir laisser sa place au silence des migrants est une question de vie ou de mort ? Le lecteur l'a rarement ressenti aussi violemment.

■ Marie Goudot

**Abhijit V. Banerjee et Esther Duflo**

## Économie utile pour des temps difficiles

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Christophe Jacquet. Seuil, « Les livres du nouveau monde », 2020, 544 pages, 25 €.

■ Les deux « Prix Nobel » d'économie 2019, tous deux professeurs au Massachusetts Institute of Technology (MIT) et spécialistes des questions de pauvreté dans le tiers-monde, montrent ici que la science économique n'est pas une science triste. L'ouvrage épingle les principaux contresens dont se nourrit la politique économique néolibérale. Non, les faibles taux d'imposition sur les hauts reve-

nus n'engendrent pas toujours une meilleure croissance économique. Non, l'autarcie, pour des pays suffisamment dotés en ressources naturelles comme les États-Unis, ne coûterait économiquement pas grand-chose (à court terme, faudrait-il ajouter, comme l'a montré la politique indienne d'après-guerre). Non, les schémas de développement de l'illustre professeur Robert Solow, qui faisaient converger d'un même pas la croissance du capital et celle du travail, ne peuvent s'appliquer sans que soit pris en considération le contexte politique et culturel. Non les monopoles d'État, tout comme les monopoles technico-commerciaux, ne sont pas toujours favorables au bien commun. Non, la valeur économique des réseaux sociaux, non comptabilisée dans le produit intérieur brut (PIB), ne peut pas s'ajouter sans précautions à la richesse nationale… On l'aura compris, comme tous les vrais économistes, les auteurs ne sont pas idéologues : ils sont conscients de l'encastrement de l'économie dans le social, le politique et le culturel. Cerise sur le gâteau, cet ouvrage instructif, parfaitement écrit et bien traduit, est agréable à lire.

■ Étienne Perrot

**Dany-Robert Dufour**

## Baise ton prochain

*Une histoire souterraine du capitalisme*. Actes Sud, « Questions de société », 2019, 192 pages, 18 €.

■ Il serait dommage que son titre un brin provocant vous détourne de cet ouvrage corrosif, qui est un excellent essai sur le capitalisme. Après avoir réédité et commenté la *Fable des abeilles* de Bernard Mandeville (1670-1733) dont la renommée tient à l'idée que les vices sont utiles et indispensables au bon fonctionnement de la société, Dany-Robert Dufour s'appuie ici sur un autre texte sulfureux de celui qui fut surnommé de son vivant *Man Devil* (« l'homme du Diable »), les *Recherches sur l'origine de la vertu morale*. Il montre de façon rigoureuse, convaincante et engagée pourquoi ce court texte a très largement inspiré la pensée économique libérale moderne. Ce qu'énonce Mandeville, grand admirateur de La Rochefoucauld, a longtemps été considéré comme une horreur morale, comme une vérité qu'il ne nous est pas possible d'entendre, à savoir que le désir central de l'homme est d'être reconnu comme bon et vertueux, qu'il le soit ou non. En d'autres termes, la vertu n'existe pas et l'on jouit d'autant plus du désir de s'afficher vertueux qu'il nous élève par rapport aux autres. L'image altruiste que nous renvoyons, et à laquelle nous tenons tant, ne serait que du toc. L'art de gouverner de Mandeville, proprement diabolique, consiste donc à flatter les uns et à stigmatiser les

autres. Mandeville est plus subversif que Sade, car l'un choisit le bien contre le mal, alors que l'autre est convaincu que le bien procède du mal. C'est pourquoi l'idée centrale de Mandeville est qu'« il faut confier le destin du monde aux pervers ». N'est-ce pas ce pacte faustien qui explique comment le libéralisme et le capitalisme ont saccagé le monde ? Oublié et refoulé, il semblerait que Mandeville n'ait pas dit son dernier mot.

■ Benoît Heilbrunn

**Bernard Harcourt**

## La société d'exposition

*Désir et désobéissance à l'ère numérique*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Sophie Renaut. Seuil, « La couleur des idées », 2020, 336 pages, 23 €.

■ Cet ouvrage se propose de prendre au sérieux les douces métaphores mobilisées à l'ère numérique (le *cookie*, le *cloud*), pour comprendre et résister. L'auteur questionne le milieu numérique comme un dispositif de pouvoir d'un type nouveau. Il invite tout d'abord à ne pas plaquer des métaphores toutes faites, tenues pour des analyses sur le milieu numérique : ni société de surveillance orwellienne version *Big Brother*, ni culture de surveillance d'État panoptique, la société d'exposition, une société où l'on s'affiche et s'exhibe, est alimentée par nos désirs, nos envies de reconnaissance et de jouissance. Le pouvoir ne s'y exerce plus frontalement, mais par la logique implacable de la « recommandation » qui nous gouverne par nos envies prises pour des désirs. Ensuite, il distingue entre notre moi numérique (toutes les traces laissées sur Internet qui définissent progressivement notre second corps) et notre moi analogique (fait de désirs et de désobéissance) pour observer combien le premier tend à se substituer au second, installant un trouble entre la flatterie numérique de nos envies et notre désir d'être authentique. Enfin, et c'est malheureusement la partie qu'il développe le moins, il identifie des points de désobéissance : opposer au despotisme doux du numérique des points de résistance (lancement d'alerte, mise à l'abri de nos données personnelles), travailler à notre consistance intérieure en prenant soin de notre qualité d'attention par une éthique de soi en vue d'un nouveau « nous ».

■ Jean-Philippe Pierron

**Jean-Michel Blanquer et Edgar Morin**

## Quelle école voulons-nous ?

*La passion du savoir*. Entretiens dirigés par Jean-François Dortier et Héloïse Lhérété. Odile Jacob – Éditions Sciences humaines, 2020, 120 pages, 9,90 €.

■ L'un est aux affaires, l'autre non. L'un défend son bilan, cite son « conseil scientifique » et loue la politique de son gouvernement ; l'autre évoque sa formation d'autodidacte et n'a rien à perdre. Ils sont, bien entendu, d'accord sur

ce qu'ils appellent une « école de la vie » et sur des recettes recuites, rêvant d'« une pédagogie qui serait plus participative ». Le ministre de l'Éducation nationale a tout de même du mal à faire atterrir le vieux philosophe dans son champ. Quand il croit trouver un « sentir commun » avec l'esprit des Lumières, Edgar Morin réclame une synthèse entre cet esprit des Lumières et le romantisme, car « la raison si nécessaire n'est pas suffisante » : enseigner, affirme-t-il, n'est pas une science (n'en déplaise aux neuroscientifiques) mais un « art qui utilise la science ». Il faut donc « trouver une solution pour éviter ce grand divorce entre sciences et humanités, qui relève de la tragédie culturelle ». Tout est dit. Le chantre de la complexité défend les vertus de l'« interdisciplinarité » alors que le ministre, qui craint la dilution, parle, étrangement, de « pluridisciplinarité », mais au sein d'une même matière. Quant à « l'école de la confiance » chère à Blanquer, Morin lui préfère une adhésion par l'exercice et l'expérience. Au « précepteur augmenté » par les outils numériques du ministre se voit opposer le « directeur de connaissances » du philosophe. Enfin, si tous deux sont d'accord sur la formation de « l'esprit critique », Morin affirme « qu'enseigner à problématiser devient une mission essentielle qui, en elle-même, est un apprentissage de liberté pour l'esprit ». Ce livre est un chassé-croisé très urbain, mais la question de l'école n'en est pas sérieusement traitée pour autant.

■ Daniel Casadebaig

**David Djaïz**

## *Slow* démocratie

*Comment maîtriser la mondialisation et reprendre notre destin en main.*
Allary éditions, 2019,
320 pages, 20,90 €.

■ Relégué aux oubliettes de l'Histoire, l'État-nation ? Quarante ans de révolutions technologiques, de dérégulation et d'hypermondialisation à tous crins ont nourri un nouvel ordre libéral, synonyme d'explosion des flux et du creusement des inégalités à toutes les échelles. Nous en payons aujourd'hui le prix. Dans ce monde du mouvement perpétuel, l'État est chahuté, fragilisé et contesté – jusqu'à sembler frappé d'obsolescence politique. Dans *Slow démocratie*, David Djaïz met au contraire en lumière l'essoufflement du cycle néolibéral, sous les coups de boutoir d'une triple crise économique, démocratique et écologique. Comment, alors, accommoder des États-nations forts, une démocratie vivante et la mondialisation, dont l'économiste Dani Rodrik a pourtant théorisé l'incompatibilité ? Cet essai vif et érudit dresse le constat clinique de nos turpitudes actuelles et celui de leurs conséquences politiques (sécession des élites, déclassement des classes moyennes occidentales, montée des égoïsmes territoriaux). Il en tire surtout des recommandations utiles pour réhabiliter l'action de l'État démocratique comme « écluse de la mondialisation ». Il en va autant de la pérennité de la redistribution sociale et territoriale, que de notre capacité à continuer à faire société. Pour « reprendre notre

destin en main », l'auteur s'inscrit dans le sillon chevènementiste, refusant la fausse alternative entre un souverainisme étroit et un fédéralisme européen béat. Il propose des pistes concrètes pour réhabiliter l'État-nation comme objet politique moderne et pour penser le renouveau de la production locale des politiques publiques, au plus près des citoyens et des territoires.

■ Martin-Pierre Charliat

QUESTIONS RELIGIEUSES

**Alain Cugno**

## Jean de la Croix

*ou le désir absolu*. Albin Michel, 2020, 256 pages, 19,90 €.

■ Qui est Jean de la Croix (1542-1591) ? Qui se révèle dans ses poèmes et dans leurs commentaires, employant la première personne du singulier sans être une autobiographie ? Alain Cugno quitte ici le langage du philosophe pour appréhender le langage poétique, seul à même de parler de l'expérience mystique. Le livre se présente ainsi comme un guide pour conduire le lecteur à travers l'œuvre poétique de Jean de la Croix, lui évitant toute interprétation hâtive et lui permettant de goûter ainsi à une œuvre d'une grande profondeur, difficile à appréhender pour un lecteur non initié. On y suit le parcours raconté par l'âme dans les quatre œuvres que sont *La montée du Mont Carmel*, *La nuit obscure*, *Le cantique spirituel* et *La vive flamme d'amour* : l'âme, attirée par Dieu, sort dans la nuit et commence son chemin en acceptant le dénuement, qui la purifie ; saisie par la nuit, elle connaît le désarroi le plus total car, face à Dieu, tout est confus. Mais vient ensuite le temps du dialogue avec l'Aimé : c'est une histoire d'amour qui commence par l'abandon de l'Aimé, blessant l'âme au point de lui rendre la mort désirable pour retrouver Celui qu'elle aime, mais qui s'achève heureusement par des fiançailles puis un mariage où l'âme trouve le pur repos en Dieu. Vient alors la parfaite joie dans cette vive flamme où l'âme se consume en Dieu, où elle goûte à l'amour d'un Dieu qui se fait lui-même dépendant d'elle, vulnérable. L'union divine parfaite est un tel enfouissement dans l'Esprit qu'elle ne peut se dire par le langage : tout se tait alors ultimement. Au terme du parcours, le lecteur s'aperçoit que, si Jean de la Croix ne nous livre pas son autobiographie, c'est parce que l'expérience qu'il nous partage est universalisable.

■ Clarisse Tesson

**David-Marc d'Hamonville**

## Marc, l'histoire d'un choc

Cerf, 2019, 400 pages, 24 €.

■ Les études exégétiques sur l'évangile de Marc sont nombreuses, mais peu décident de suivre pas à pas la narration dans tout son déroulé en offrant une tra-

duction personnelle, commentée de façon libre. David-Marc d'Hamonville, père abbé de l'abbaye bénédictine d'En-Calcat, propose une lecture qui naît de la stupeur devant le chemin singulier que prend Jésus de Nazareth, de son baptême jusqu'à la croix. Le style est alerte et le livre se lit aisément. L'auteur commente le vocabulaire utilisé par Marc pour faire comprendre au lecteur la dynamique du récit et « l'irruption de l'événement » Jésus. L'auteur s'appuie aussi, à plusieurs reprises, sur une analyse synoptique pour faire ressortir l'originalité de l'évangile de Marc. Les références au grec sont nombreuses et expliquées simplement, de façon à ce que le lecteur puisse entrer dans la narration et comprendre les citations vétérotestamentaires et les nombreuses allusions au Premier Testament. Il appuie, par ailleurs, son analyse de digressions qui paraissent, au premier abord, étrangères au texte, mais qui rendent attentif aux nombreux détails de la narration. Même si certains choix exégétiques peuvent être contestés, un des intérêts essentiels de cette lecture de tout l'évangile réside dans l'analyse des répétitions, des apparentes incohérences et des différentes constructions narratives du texte. Cette lecture s'attache à comprendre la cohérence du parcours de Jésus, à suivre pas à pas le chemin d'incompréhension des disciples et à saisir la stupeur et la crainte des femmes au tombeau, finale abrupte et néanmoins significative « signature de l'évangile ».

■ Sylvie de Vulpillières

**Loïc de Kerimel**

## En finir avec le cléricalisme

Préface de Jean-Louis Schlegel.
Seuil, 2020, 304 pages,
21,90 €.

■ Dans sa « Lettre au peuple de Dieu », le pape François identifie la cause principale des abus dans l'Église au « cléricalisme ». Mais que signifie ce terme, et d'où vient-il ? Et comment en sortir ? Tel est le propos de Loïc de Kerimel dans un livre qui propose un vaste parcours historique des deux mille ans d'histoire de l'Église. Il faut en effet remonter au commencement pour voir quand et comment s'est formé le couple clerc-laïc, absent du Nouveau Testament. On est passé d'un « peuple de prêtres » au « peuple des prêtres ». Ce qui se donne à voir dans l'Évangile est, au contraire, la fin des sacrifices, la déchirure du « rideau du Temple » qui séparait l'espace sacré (« pur ») de l'espace profane (« impur »). Mais diverses influences ont conduit très tôt à réimplanter un fonctionnement hiérarchique de la communauté chrétienne (dédoublé par la minoration des femmes, « laïcs au second degré ») et à donner une importance centrale à la notion de sacrifice. Par réaction à la Réforme, le concile de Trente renforce cette tendance. La thèse de l'auteur est que la séparation avec le judaïsme (qui deviendra une hostilité) est l'une des causes de cette dérive, dans la mesure où le judaïsme synagogal renonce, quant à lui, à tout

sacerdoce. La relation rétablie au concile Vatican II est un signe d'espoir. Historiens et théologiens pourront débattre de la position engagée de l'auteur, appuyée, il faut le souligner, sur de bonnes références.

■ François Euvé

**Marco Politi**

## La solitude de François

Traduit de l'italien par Samuel Sfez.
Éditions Philippe Rey, 2020, 288 pages, 19,50 €.

■ La popularité du pape François est en baisse sensible, en particulier dans le monde catholique. Le livre passe en revue un certain nombre de lieux où cela se manifeste de manière plus visible. Il commence par la situation italienne : la montée en puissance de la Ligue du Nord développe un sentiment d'hostilité aux migrants, ce qui va à l'encontre de la politique d'accueil du pape. Cela manifeste une division du monde catholique, dont on trouve l'équivalent aux États-Unis où un grand nombre de pratiquants soutiennent Donald Trump. Partout, le nationalisme progresse et, comme le montre l'exemple de la Pologne et de la Hongrie, les catholiques ne sont pas les derniers à s'y engager. L'hostilité au pape François n'hésite plus à se manifester fortement, des cardinaux aux simples fidèles, tandis que ses partisans restent discrets. S'y ajoutent les affaires de pédophilie et une gestion parfois maladroite de la crise, comme au Chili. La question des finances du Saint-Siège est loin d'être résolue. L'auteur est favorable au pape, à sa politique d'ouverture, à son annonce d'un « Dieu pour tous ». Il reconnaît qu'il avance, en dépit de toutes ces oppositions qui s'accumulent. Mais il reconnaît aussi qu'il gouverne trop seul. Ce livre d'un vaticanologue réputé apporte d'utiles éléments d'information sur un pontificat qui vient d'achever sa septième année.

■ François Euvé

**Michael Edwards**

## Pour un christianisme intempestif

*Savoir entendre la Bible*.
Éditions de Fallois, 2020, 180 pages, 19 €.

■ C'est en poète que Michael Edwards lit la Bible, l'entend et veut la faire entendre. Loin de tirer le texte biblique vers les abstractions du concept ou vers une spiritualité désincarnée, sa lecture et son écoute descendent toujours plus profondément dans la chair vivante du texte, de son rythme, de ses couleurs et de ses images. Il lit et entend les Écritures avec une intelligence sensible. Or cette approche révèle le caractère intempestif du texte biblique. Ainsi

les auditeurs de Jésus l'entendaient-ils et saint Paul après eux : « Ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes et ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes. » « À chaque fois que je me concentre sur un passage de la Bible, je découvre à quel point la Révélation est faite pour nous étonner, […] que la Bible est révélation, elle n'est pas démontrable, mais audible. » Ce qui nous rend sourd, c'est le savoir accumulé qui encombre nos esprits. Or ce savoir n'est pas la foi. Pourtant la foi est une forme particulière de savoir, étrangère à nos façons d'être et de penser. C'est vers cette foi-là que ce livre veut orienter son lecteur. Il le fait au travers de nombreux passages bibliques dont les analyses, au plus près du texte, nous les font entendre avec une force et un éclat nouveau. Cette approche rencontre inévitablement la question cruciale et passionnante de la traduction, amplement traitée. D'autres chapitres – « Incarnation et culture », « L'art, étrange espérance », « De l'inspiration en poésie » – s'attachent à montrer, en ces réalités mêmes, une ouverture christique où elles prennent une dimension infinie. Qui mieux qu'un poète peut nous apprendre à lire et à entendre, dans la chair des mots d'un texte, les traces du Verbe de Dieu ?

■ Philippe Charru

Isabelle de Gaulmyn

## Les cathos n'ont pas dit leur dernier mot

Bayard, 2020, 186 pages, 18,90 €.

Dominique Greiner

## #Réparons l'Église

*Scandales, abus, révélations.*
Préface de Marie-Dominique Trébuchet. Postface de Luc Forestier.
Bayard, 2020, 130 pages, 10 €.

■ Une enquête réalisée par un questionnaire auprès des lecteurs de *La Croix* et du *Pèlerin*, de mars à juin 2019, sur le thème « Réparons l'Église », a suscité près de 5 000 réponses. L'ouvrage de Dominique Greiner, rédacteur en chef à *La Croix*, livre de façon structurée ce matériau au contenu à la fois riche et convenu. Riche car, par leur nombre même, les réponses manifestent une grande attente et un questionnement fécond vis-à-vis de l'Institution. Convenu car la crise semble avoir pour principal effet de renforcer chacun dans ses convictions, sans que se créent véritablement des passerelles, ni que s'esquissent des perspectives pour « mieux faire » (plutôt que « réparer ») l'Église. Quant au volet de « préconisations », rien de vraiment neuf n'émerge : la mise en œuvre du concile Vatican II a encore de beaux jours devant elle… C'est de l'Église comme institution qu'Isabelle de Gaulmyn, rédactrice en chef à *La Croix*, voulait se mettre à distance (avant d'y revenir…), en prenant son bâton

de pèlerin, le nez au vent, pour parcourir la France de (quelques) personnalités « cathos » engagées dans une variété de ministères, de situations de vie, de statuts sociaux… « Ce dont nous avons besoin, c'est de savoir ce que signifie, aujourd'hui, être catholique. » Pour répondre à cette vaste interrogation par temps de crise, nous est proposée une belle galerie de rencontres, marquées par une grande liberté de ton, avec parfois des accents très personnels, que ce soit de l'autrice elle-même ou de ses interlocuteurs. Pas de solutions toutes faites, pas (trop) de propos définitifs, simplement des parcours de vie qui tentent d'apporter des réponses particulières à « la seule question qui vaille […] : comment on vit soi-même l'Évangile » (François Sureau). Un dernier mot qui en appelle bien d'autres…

■ Antoine Corman

ETV DES

Retrouvez les recensions sur ***www.revue-etudes.com***
Chaque mois, des idées de lectures à partager et à commenter.

**Pour rester encore dans l'actualité éditoriale, retrouvez aussi sur le site de la revue (en recherchant par le titre de l'ouvrage) :**

– Chrystelle Claude de Boissieu, *Portraits intimes de Marie Noël,* par François Marxer
– Jean-Yves Le Naour, *1919-1921. Sortir de la guerre*, par Antoine de Tarlé
– Antoine Lilti, *L'héritage des Lumières*, par Brice de Villers
– Marie Noël, *Le chant des jours*, par François Marxer
– Léonor de Récondo, *La leçon de ténèbres*, par Élodie Pinel

AU SOMMAIRE DU PROCHAIN NUMÉRO :

**– Les urgences hospitalières**
**– La réinsertion des détenus**
**– John Muir (1838-1914), le goût des grands espaces**